

# « Cette guerre nous rappelle que les nations doivent être défendues »

## ENTRETIEN

### ALAIN FINKIELKRAUT

Absent depuis plusieurs mois de la vie intellectuelle et médiatique, le philosophe fait son grand retour dans *Le Figaro*. L'académicien confie l'épreuve de la maladie qu'il a traversée et qu'il a obligé à interrompre son émission culte sur France Culture, *Répliques*. Lui, dont la mère est née à Lviv, ville anciennement polonaise devenue ukrainienne, livre son regard sur l'invasion russe à partir de son expérience familiale, mais aussi des lectures de Milan Kundera et Vassili Grossman. Il voit dans l'agression de l'Ukraine la persistance de la Russie impériale et dans la résistance de Kiev le rappel que les petites nations ne sont pas des concepts abstraits mais des lieux et des attachements à préserver.

PROPOS RECUEILLIS PAR  
**EUGÉNIE BASTIE  
ET VINCENT TRÉMOLET DE VILLERS**  
@EugenieBastie @Vtremolet

LE FIGARO. - Cela fait plusieurs mois qu'on ne vous a pas entendus dans le débat public, pour des raisons de santé. Vous voilà de retour ?  
Alain FINKIELKRAUT. - À la suite d'une bénigne opération, j'ai contracté ce qu'on appelle une maladie nosocomiale : trois vertèbres infectées, un long séjour à l'hôpital, deux interventions chirurgicales très périlleuses qui auraient pu me laisser paraplégique. Après bientôt trois mois de douleur et d'effroi, je sors de l'enfer et je fais le trajet inverse à celui de la grande vieillesse : je me réapproprie peu à peu les gestes élémentaires de la vie quotidienne, je marche avec un déambulateur, j'utilise aussi des cannes. Une kinésithérapeute, ferme et douce, remuscle mes jambes et fait patiemment de moi un homme comme les autres. Mais je ne veux pas verser dans le mélodrame : mes progrès sont rapides et, n'était un mal au cœur irrédicible, j'aurais retrouvé la joie de vivre. Je suis très sensible à la fidélité de la directrice de France Culture, Sandrine Treiner, qui diffuse

nous. « *Siphonné, dérangé, cinglé, malade mental, psychopathe, paranoïaque* » : toutes les épithètes cliniques qui pleuvent aujourd'hui sur Vladimir Poutine traduisent notre désarroi. Il est vrai que nul ne s'attendait à voir l'autocrate du Kremlin lancer son armée à l'assaut de l'Ukraine et menacer de riposte nucléaire tous ceux qui voudraient lui mettre des bâtons dans les roues. Mais Poutine ne procède pas que de lui-même. Sa voracité vient de loin. On a cru qu'avec la chute du mur de Berlin le Vieux Continent renouait une fois pour toutes à la forme de l'empire. Ce qui est le plus frappant dans cette guerre, ce n'est pas la folie d'un homme seul, devenu étranger à la réalité, ce n'est pas non plus le retour de l'histoire, c'est la persistance de la fatalité russe. Tsarisme, communisme, poutinisme : la continuité impériale l'emporte sur toutes les ruptures. Certains esprits fiers de leur impartialité et de leur réalisme soutiennent que l'Occident a sa part de responsabilité dans la situation actuelle. L'Otan aurait provoqué la Russie amoindrie en venant la narguer jusqu'à ses nouvelles frontières. Cet argument ne tient pas : les pays Baltes, la Pologne, et tous les pays de l'Europe centrale, ont choisi la

protection de l'Otan contre ce qu'ils savaient être l'expansionnisme russe. Dans un magnifique entretien avec Philip Roth publié au milieu

de vos années 1980, Milan Kundera affirme qu'« après l'invasion russe en 1968 tout tchéque a dû faire face à l'idée que sa nation pouvait être effacée de l'Europe sans faire plus de vagues que les 40 millions d'Ukrainiens qui ont disparu dans les cinq dernières décennies dans l'indifférence générale ». C'est le refus d'un nouvel effacement que les réalistes considèrent comme une offense faite à l'effaceur. Ils appellent cela « humiliation de la Russie ».

Justement, Poutine affirme vouloir « dénazifier » l'Ukraine. L'Ukraine n'a-t-elle pas effectivement un passé nazi qu'elle n'a pas voulu traiter, et qu'on retrouve aujourd'hui dans une partie, certes minoritaire, mais existante, du nationalisme ukrainien ? Du passé et du présent de l'Ukraine, rien ne doit être laissé de côté : ni l'Holodomor, l'effroyable famine fomentée par Staline qui fit des millions de morts et conduisit certains parents devenus fous à dévorer leurs propres enfants, ni le rôle des supplétifs

pendant 87 jours en 1991 pendant la guerre de Croatie, (Ndlr) quand la Serbie de Milosevic présentait cette ville - avec un certain succès, hélas - comme un bastion oustachi, c'est-à-dire hitlérien. Poutine a voulu rééditer la même opération avec Kiev et Marioupol. Mais il a échoué. La ficelle était trop grosse. À l'idée d'un procès de Nuremberg contre les dirigeants ukrainiens dans Kiev dévastée par l'armée russe, la décence commune a réagi par le dégoût. Depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, l'antnazisme ment, et c'est toujours au nom du « plus jamais ça » que quelque chose comme « ça » se prépare.

Justement, Poutine affirme vouloir « dénazifier » l'Ukraine. L'Ukraine n'a-t-elle pas effectivement un passé nazi qu'elle n'a pas voulu traiter, et qu'on retrouve aujourd'hui dans une partie, certes minoritaire, mais existante, du nationalisme ukrainien ? Du passé et du présent de l'Ukraine, rien ne doit être laissé de côté : ni l'Holodomor, l'effroyable famine fomentée par Staline qui fit des millions de morts et conduisit certains parents devenus fous à dévorer leurs propres enfants, ni le rôle des supplétifs

Ukrainiens dans la solution finale, ni la complaisance actuelle pour certains figures du nationalisme antisémite. L'émotion ne saurait nous fermer les yeux ni justifier l'ignorance. Mais je pense que, confronté à l'anti-modèle russe, le président Zelensky conduit son pays sur le chemin de la complexité mémorielle et de la sincérité démocratique.

Vous affectionnez beaucoup l'auteur soviétique Vassili Grossman, né en Ukraine. En quoi son œuvre peut-elle éclairer le présent ?

Vassili Grossman est l'un des plus grands écrivains du XX<sup>e</sup> siècle. Et *Tout passe*, son testament littéraire, nous en apprend plus sur l'actualité que nos commentaires érudits ou indignés. À la différence de l'Occident, écrit-il, la Russie a choisi pour réaliser le progrès d'emprunter le chemin de la servitude. « *L'obsession révolutionnaire de Lénine, sa foi fanatique en la vérité du marxisme, sa totale intolérance envers ceux qui pensaient autrement que lui l'amènerent à favoriser cette Russie-là, qu'il haïssait de toutes les forces de cette âme fanatique.* » Poutine et ses oligarques n'ont que faire du marxisme, mais eux non plus n'ont pas rompu avec ce que Grossman appelle la malédiction de la Russie, la connexité du progrès et du servage.

Vous affectionnez beaucoup l'auteur soviétique Vassili Grossman, né en Ukraine. En quoi son œuvre peut-elle éclairer le présent ?

Vassili Grossman est l'un des plus grands écrivains du XX<sup>e</sup> siècle. Et *Tout passe*, son testament littéraire, nous en apprend plus sur l'actualité que nos commentaires érudits ou indignés. À la différence de l'Occident, écrit-il, la Russie a choisi pour réaliser le progrès d'emprunter le chemin de la servitude. « *L'obsession révolutionnaire de Lénine, sa foi fanatique en la vérité du marxisme, sa totale intolérance envers ceux qui pensaient autrement que lui l'amènerent à favoriser cette Russie-là, qu'il haïssait de toutes les forces de cette âme fanatique.* » Poutine et ses oligarques n'ont que faire du marxisme, mais eux non plus n'ont pas rompu avec ce que Grossman appelle la malédiction de la Russie, la connexité du progrès et du servage.

Ukrainiens dans la solution finale, ni la complaisance actuelle pour certains figures du nationalisme antisémite. L'émotion ne saurait nous fermer les yeux ni justifier l'ignorance. Mais je pense que, confronté à l'anti-modèle russe, le président Zelensky conduit son pays sur le chemin de la complexité mémorielle et de la sincérité démocratique.

Une partie de la droite conservatrice a été accusée de complaisance et d'aveuglement envers le tyran du Kremlin. Diriez-

vous, vous aussi, qu'il y a eu une indulgence coupable en raison d'une convergence idéologique ?

Ce sont les souverainistes de droite et de gauche qui ont longtemps fait les yeux doux à Vladimir Poutine. Comme si, face à l'hégémonisme de Washington et à la bureaucratie bruxelloise, la Russie défendait le droit des nations à disposer d'elles-mêmes... C'était grotesque. J'espère que la guerre à nos portes leur a ouvert les yeux.

Le rêve d'une Europe supranationale semble ressurgir à la faveur du réarmement de l'Europe face à Poutine. Mais la résistance de Kiev ne nous montre-t-elle pas, justement, que les nations sont indispensables ? Dans son article « La tragédie de l'Europe centrale. Un Occident kidnappé », qui vient d'être réédité chez Gallimard, Milan Kundera rappelle qu'en 1956, « au mois de septembre, le directeur de l'agence de presse de Hongrie, quelques minutes avant que son bureau fut écrasé par l'artillerie, envoya par télex dans le monde entier un message désespéré contre l'offensive russe, déclenchée le matin contre Budapest. La dépêche finit par ces mots : « Nous mourrons pour la Hongrie et pour l'Europe. » Ce « et », en Europe centrale, va de soi. L'Europe n'y est pas conçue comme la maison de redressement des nations meurtrières, les nations y sont défendues comme un produit de la civilisation européenne. La nation, c'est l'architecture, la poésie de certains lieux, ce qui manque quand on est ailleurs, les soubresauts d'une histoire particulière, une langue commune - toutes ces choses qui ne sont pas la démocratie, mais qui la rendent possible. Il y a les concepts et il y a les noms propres. « Ukraine » est un nom propre que la Russie impériale veut rayer du monde.

La crise humanitaire en Ukraine met en lumière la question des réfugiés. Jusqu'où doit, selon vous, aller l'accueil ? L'Europe peut-elle s'ouvrir sans limites et sans conséquences pour l'avenir ? Certains parlent

déjà d'un deux poids, deux mesures avec les pays du Moyen-Orient ou d'Afrique subsaharienne... Jean-Luc Mélenchon, à la fin de son impressionnant rassemblement place de la République, a expliqué que, dans le monde qui vient, l'afflux de réfugiés était inéluctable et qu'il fallait y répondre par une hospitalité inconditionnelle. Les guerres et le dérèglement climatique vont conduire par milliers, par millions, voire par milliards, de pauvres gens à l'exode. Il faut être raciste, a ajouté Mélenchon, pour répondre à cette urgence par la discrimination entre le proche et le lointain, ou le réfugié politique et le réfugié économique. Il n'y a pas d'autre alternative, autrement dit, qu'entre le racisme et la submersion migratoire. Les néoprogressistes plaident ardemment pour le grand remplacement qu'ils dénoncent pourtant à longueur de colonnes comme une théorie conspirationniste. Plus de France, plus d'Allemagne, plus d'Espagne, plus d'Ukraine, plus d'individus, plus de noms propres, mais une immense infirmerie, car, comme l'écrit Michel Serres, « à l'infirmerie, aucun ne souffre ni ne gémit bien différemment des autres. Universelle comme la violence et la mort, la douleur nous égalise. La même amertume sale la sueur, les larmes et le sang. » L'Ukraine et l'humanité tout entière méritent mieux que d'être noyées dans l'anonymat d'une espèce. D'autres leçons doivent être tirées de cette guerre que ce cauchemar de l'interchangeabilité des êtres, et notamment que tout doit être fait pour préserver le trésor de la pluralité humaine. ■



FABIAN CLAREFOND